

# LA LUTHERIE

Valeur: 1,30 F

Couleurs: bistre rouge, noir, pourpre

50 timbres à la feuille



Dessiné par Maurice POUZET

Gravé en taille-douce  
par Claude HALEY

Format vertical 22 × 36  
(dentelé 13)

## VENTE

anticipée, le 8 décembre 1979 à PARIS et à MIRECOURT (Vosges);

générale, le 10 décembre 1979.

«Un programme gouvernemental d'encouragement aux métiers d'art appliqué depuis 1976 a conduit notamment à la création d'un Centre de documentation et d'information au musée des arts décoratifs, d'un Institut français de la restauration des œuvres d'art et d'un fonds dont la gestion est confiée à la Société d'Encouragement aux Métiers d'Art, association reconnue d'utilité publique, et qui intervient particulièrement dans les domaines de la formation, de la documentation technique et de l'organisation professionnelle».

C'est dans ce contexte que paraît ce timbre consacré à la lutherie; son émission coïncide avec une exposition, inaugurée au Centre Georges Pompidou sur le plateau Beaubourg.

Selon nos encyclopédies, «la lutherie frottée, grattée ou pincée» fabrique «les instruments à caisse de résonance, et à cordes attaquées par l'ongle, le plectre ou l'archet».

Après les vièles du Moyen Age et les violes de la Renaissance, le violon est né de deux découvertes: le son augmente quand diminue le nombre des cordes, et la quinte donne un meilleur accord que la quarte ou la tierce.

L'instrument nouveau fut anobli par Louis XIV, formant pour Lulli la bande des «vingt-quatre violons du Roy». Puis consacré notamment en Italie par Vivaldi et en Allemagne par J. S. Bach, le violon assurera pour longtemps l'essor du quatuor et de tous les développements symphoniques.

Les instruments à cordes venaient d'abord de Brescia ou de Crémone; ils sortirent ensuite des ateliers lorrains de Mirecourt puis de ceux de Paris. La lutherie française éclipsa les écoles italiennes d'Amati et de Stradivarius.

Notre figurine détaille les deux parties du violon. Le manche évidé, terminé en volute, est le support des quatre cordes et des «chevilles», qui les fixent. La caisse de résonance ou coffre comporte un «fond», réuni par des «éclisses» latérales, à la «table», percée d'«ouïes».

Entre ces fentes, le «chevalet» surélève les cordes, non loin du «cordier» du bas. Au-dessous, se cache un mince cylindre de bois vertical: c'est «l'âme», qui transmet au fond pour les amplifier les vibrations de la table.

A chacune de ces pièces correspond un bois spécial, épicéa, érable ou ébène, et, pour les travailler, tout un arsenal d'outils: rabots, gouges et ciseaux, gabarits, compas et traçoirs, râpes et râissoirs, presses et pinces, et les plus subtils, les fers à plier et la pointe aux âmes...

Tels sont quelques-uns des arcanes de la lutherie, avec les «secrets» du vernissage, qui protégera le bois et contribuera à assurer la qualité du son.

Bien des éléments sont donc réunis pour faire de la lutherie un métier manuel autant qu'un métier d'art; mais, au plein sens des termes, a-t-on dit, «peut-il exister art sans métier, et métier sans art?».

